Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 38 (1979)

Artikel: Paul Häberlin : libéralisme et dogmatisme

Autor: Piguet, J.-Claude

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883174

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Studia Philosophica 38/1979

J.-CLAUDE PIGUET

Paul Häberlin – Libéralisme et Dogmatisme

Pour le centième anniversaire
de sa naissance

Paul Häberlin war zugleich «liberal» und «dogmatisch», was als inkompatibel gilt. «Eklektisch» war er jedoch sicher nicht, obwohl der Inhalt seiner Philosophie mit demjenigen anderer Philosophen verglichen werden kann. Hat also Häberlin die Philosophie schlechthin «erfunden»? Sicher nicht. Oder hat er sich damit zufrieden gegeben, verschiedene Philosopheme zusammenzuflicken? Auch nicht. Er hat die Philosophie weder erfunden noch kopiert – vielmehr hat er sie *wieder*erfunden, d.h. er hat sie *interpretiert*, wie ein Solist oder Dirigent die Musik und zugleich den Komponisten interpretiert.

Häberlins Liberalismus besteht so in seiner *Offenheit* gegenüber der Philosophie, und sein Dogmatismus ist derjenige des Interpreten, der die Schranken seiner Individualität zwar anerkennt, in seinem Denken aber immer mehr *er selbst* sein muss.

Chaque fois que je repense à Paul Häberlin, je me sens comme irrité, en tout cas inquiété, par un mystère, qui tient autant à sa personne qu'à son œuvre, et qui, au fond, lie ensemble le penseur et l'homme. Je ne sais pas s'il s'agit là d'un mystère ou d'une simple énigme. Enigmatique, Paul Häberlin l'était, de toute évidence, malgré son apparence «carrée», ou peut-être à cause d'elle. Mais je crois qu'il y avait davantage: une énigme se laisserait résoudre, or il y avait comme de l'insoluble chez Häberlin – ce qui constitue bien un mystère.

J'essaie pour ma part depuis longtemps de cerner ce mystère. Aujourd'hui je l'approche en disant que Paul Häberlin était *à la fois* libéral et dogmatique – proposition contradictoire en soi, mais vraie par application particulière ... Libéral, Häberlin l'était en effet par la tradition philosophique dans laquelle il a baigné: voyez ses options théologiques qui procèdent entièrement du libéralisme de la fin du siècle dernier et ignorent

Correspondance: Prof. Dr J.-Claude Piguet, rue César-Roux 9, CH-1005 Lausanne

souverainement l'orthodoxie de son collègue Karl Barth. Dogmatique, Häberlin l'était aussi, et même de façon tellement visible que cela devait bien cacher autre chose. Par dogmatisme j'entends ici tout d'abord cette façon bien à lui qu'avait Häberlin d'affirmer péremptoirement sa pensée dans de petites phrases, qu'il martelait à la lecture comme pour les faire mieux pénétrer dans la tête des gens. Et j'entends aussi que le contenu de ces petites phrases était dogmatique, au sens où un kantien par exemple parle de l'état de la métaphysique avant le criticisme. Car ce dont parlait Häberlin, c'était moins de problèmes que de solutions: et beaucoup plus souvent de *sa* solution que de celles des autres.

Comment donc le libéralisme et le dogmatisme peuvent-ils se concilier? Oh, je sais bien qu'ils s'allient souvent fort bien, par exemple chez des hommes politiques. Le meilleur chemin qui conduit à la dictature est certainement celui qui prend appui sur un libéralisme affiché: car pour faire triompher son propre point de vue, ce qui est une marque certaine de dogmatisme, il faut d'abord se donner l'air d'avoir accueilli ouvertement toutes les opinions. Alors vous pouvez les englober, ou comme l'on dit les «récupérer»; et voilà déjà abattue une bonne part de la résistance ...

Le libéralisme et le dogmatisme s'allient donc, et ils s'allient machiavéliquement quand le libéralisme devient la façade que se construit le dogmatisme afin de mieux triompher. Or, chez Paul Häberlin, le libéralisme n'était nullement une façade: il constituait au contraire autant le fond de sa pensée que le fond du penseur qu'il était. Et c'est justement dans ce cas-là, quand le libéralisme n'est pas feint mais réellement vécu, qu'il *apparaît* comme incompatible avec le dogmatisme. Voyez à cet égard un autre maître de philosophie, qui fut mon maître et aussi un très cher ami de Häberlin: Henri-Louis Miéville. Miéville et Häberlin partageaient ensemble, sans l'ombre d'un doute, un même libéralisme fondamental. Ils l'avaient du reste hérité également des mêmes sources allemandes de la fin du 19e siècle. Toutefois la conduite de la pensée, chez Miéville, était aux antipodes des apparences du dogmatisme et à l'image même de son libéralisme foncier. C'était chez Miéville une pensée qui allait librement, je ne dis pas devant soi (Miéville n'était pas l'homme de la linéarité, mais de la circularité, ou mieux de la spirale), mais vers un but lointain, faisant mille détours, oscillant et pesant la valeur de chaque virage, revenant sur elle-même, si bien que l'approche du but devenait, chez lui, plus importante que le but même, la recherche de la vérité plus significative que la vérité

exprimée, l'accueil des possibles plus valable que l'affirmation des résultats acquis. Ce qui est tout juste le contraire d'un dogmatisme.

Henri-L. Miéville, si vous voulez, c'était comme un concerto de violon. La ligne mélodique s'élève en prenant appui sur une basse que donne l'orchestre, mais elle quitte aussitôt cet appui, vole de ses ailes le temps d'une reprise, hésite, retrouve le contrepoint d'une clarinette, redescend pour se retrouver elle-même, se tait pour quelques instants, avant de repartir à nouveau, un peu ailleurs. Dans un concerto de violon, vous ne savez jamais si c'est le violon qui conduit la musique, ou si c'est l'inverse.

Paul Häberlin, c'était peut-être un concerto, mais alors pour percussion. Je dirais plutôt que c'était une sonate pour xylophone[1]. Remarquez que la musique qu'ils jouaient était la même chez les deux: je veux dire de même nature. Miéville, peut-être, plus «brahmsien», Häberlin au contraire plus proche de Gustav Mahler (le «Chant de la Terre»!). Mais tous deux composaient à la façon de la «Spätromantik», dans le même esprit libéral. Seulement Miéville orchestrait son libéralisme «à la Debussy», avec des trompettes bouchées et des sourdines aux violons, tandis que Häberlin l'orchestrait «à la Strawinsky»: hautbois suraigu et batterie percutante. Et c'est cela, le mystère qui pour moi continue d'entourer la philosophie de Paul Häberlin, et le philosophe Paul Häberlin.

Il me faut maintenant poser la question fondamentale. La philosophie de Paul Häberlin (et je ne dis plus seulement sa théologie) était-elle vraiment «libérale»? Je le crois. Mais encore une fois, elle n'en avait pas l'air. Mozart joué sur un xylophone n'a pas non plus tellement l'air mozartien, mais cela reste pourtant du Mozart. Or la musique de Paul Häberlin, si elle n'était peut-être pas du Mozart, demeurait de la musique classique. Elle était faite, pour l'essentiel, de morceaux empruntés à la tradition et cousus ensemble. (Tout le mystère de Häberlin, je le dirai tout à l'heure, réside dans le rapport qu'il y a entre le couturier et ce qui a été ainsi cousu.) Disons-le franchement: j'ouvre le *Handbüchlein der Philosophie,* je le parcours, et à chaque page je me demande si ce que j'y lis, j'aurais pu le lire *ailleurs.* A une telle question je suis bien obligé de répondre par un «oui» sans équivoque. «Ich bin», dans les premières pages, se laisse lire chez Descartes, où il est accompagné de la même «certitude» d'exister. La monade des pages suivantes est chez Leibniz, où il est vrai qu'elle n'a pas de fenêtres; mais ce n'est pas encore un renouvellement spectaculaire du penser philosophique que de percer des fenêtres là où un auteur affirme

explicitement qu'il n'y en a point. L'idéalité du temps et de l'espace? – Voyez Kant, ou Leibniz encore. La substance singulière? – Mais considérez Spinoza. En un mot, les thèmes abordés par la pensée de Häberlin sont des thèmes traditionnels, empruntés presque toujours à la période moderne de l'histoire de la philosophie, de Descartes à Schleiermacher – avec parfois un petit grain de Heidegger ou de Buber.

Or j'aimerais faire remarquer ici deux choses. La première, c'est que jamais, ou presque jamais, Paul Häberlin ne s'est référé aux «inventeurs» des thèmes qu'il reprend à son compte. Jamais, par exemple, Häberlin n'écrit une phrase du genre: «Vous savez, Descartes a dit qu'il pensait donc qu'il était, mais moi je dis 'Ich bin', et alors je vais, pour vous, et pour me faire mieux comprendre de vous, comparer ces deux thèmes et marquer la différence.» Or ce manque est tout de même très curieux: il contredit pour le moins les habitudes académiques les mieux établies. C'est curieux, par exemple, qu'il ait fallu, vers 1950, que je *force* pour ainsi dire Häberlin à reconnaître que son «Individuum» avait des rapports avec la «monade» de Leibniz. Il avait certainement dû s'en apercevoir avant que je ne le lui dise. Mais je pense qu'il répugnait intérieurement, et foncièrement, à ces sortes de «mises en parallèle». Pourquoi? Avait-il peur de paraître moins original qu'il ne l'aurait souhaité? Je ne le crois pas, en tout cas je crois à une raison infiniment plus forte. Cette raison, j'en suis persuadé, c'est que, pour Häberlin, la philosophie ne consistait pas en thèmes philosophiques. Ce qu'il refusait, c'est donc la réduction (tellement à la mode aujourd'hui) de la philosophie en «philosophèmes».

En d'autres termes, ce que «coud» un philosophe quand il pense (et il coud toujours peu ou prou – aucun philosophe n'est absolument original ni totalement nouveau), ce n'est pas là pour Häberlin l'important. Bien plus important est le couturier.

Mais qu'est-ce là encore à dire? Le couturier est-il celui qui se marque, et se fait remarquer, à la seule qualité des coutures? Paul Häberlin était-il donc ce Strawinsky qui coud ensemble des morceaux traditionnels de Pergolèse et se fait admirer «entre» les bouts cousus, dans le seul art de tirer les fils? Non pas. C'est plus complexe chez Häberlin que chez Strawinsky. Car si Häberlin refuse la réduction de la philosophie à des philosophèmes, il refuse du même coup l'assimilation du philosophe à un couturier, qui «ferait du neuf avec du vieux». Cela signifie que, si vous lisez Häberlin, vous allez à tout coup découvrir dans cette phrase-ci quelque chose que

Spinoza a déjà pensé, dans cette phrase-là une thèse explicite de Kant, dans cette dernière enfin un bout de Leibniz. Mais n'allez pas alors chercher l'originalité de Häberlin dans le seul arrangement particulier de ces éléments. Je veux dire par là que Häberlin était tout ce que vous voulez sauf un *éclectique.* L'esprit éclectique puise le meilleur et l'arrange selon la meilleure recette. L'éclectique est un cuisinier, or Häberlin était chasseur. Häberlin n'a jamais puisé ses thèmes dans le passé comme avec un seau dans un puits: il a visé et il a tiré – mais bien sûr, il attrapait des lièvres qui n'étaient pas tellement différents des lièvres qu'aurait pu tirer Spinoza, s'il avait chassé au lieu de peindre ...

Paul Häberlin, je crois, a, vraiment, *réinventé* la philosophie. Je veux dire par là qu'il ne l'a certainement pas inventée. De son œuvre, nul ne peut dire qu'elle soit révolutionnaire à la façon de celle de Husserl, ni qu'elle fera plus tard éclater les cadres, tout comme le fait maintenant celle de Hegel. Paul Häberlin n'est ni un Debussy, ni un Strawinsky, ni un Schönberg, mais il serait assez bien un Fauré. Fauré, remarquez-le, n'est pas lui-même Saint-Saëns ni Vincent d'Indy. Ces deux derniers sont des artistes couturiers, de très grands couturiers, peut-être, mais ils cousent. Fauré, lui, n'a pas cousu, il n'a pas inventé non plus: il a réinventé.

Paul Häberlin n'a pas inventé. Ceux qui ont inventé, ce sont ceux auxquels il se réfère, presque toujours sans les citer. Mais il n'a pas cousu non plus. Qu'est-ce que cela veut donc dire, «réinventer la philosophie»?

Essayons d'y regarder de plus près. Quand Paul Häberlin approche les grands inventeurs, les Spinoza, les Leibniz, les Kant, de quoi s'approche-t-il? De leurs seules thèses, abstraites du corps vivant de la pensée? De philosophèmes séparés, posés sur un tableau noir dans un univers scolaire?

Non point. Et pour deux raisons. Tout d'abord, pour Häberlin, les thèses de la philosophie, les philosophèmes si l'on veut, ne sont jamais séparés de l'être même dont elles se veulent les thèses. Il n'y a pas de thèse, en philosophie, qui ne soit déjà de l'être (posé): Parménide le disait, pour qui l'idée de l'être était toujours de l'être dit. Le philosophème, par conséquent, *si* vous le considériez pour lui-même, vous en feriez une coupe abstraite – un arbre coupé vraiment. Or nul philosophème n'a de sens, pour Häberlin, s'il n'est ramené je ne dis pas à la «philosophie», mais à l'*objet* de toute philosophie, c'est-à-dire à l'être même.

La seconde raison que j'aimerais avancer est plus difficile, plus subtile surtout. Car tous les philosophèmes ont un auteur, toutes les thèses de

philosophie ont été une fois «inventées». Qu'est donc le philosophe même? Ne serait-il que le «référent» des phrases qu'il a écrites, et ne se laisserait-il trouver qu'au bas des pages, cité en note – toute sa substance se trouvant entre guillemets dans le corps du texte? Ce n'est en tout cas pas l'idée de Häberlin – et c'est pourquoi il ne citait presque jamais, ni dans le texte, ni au bas des pages. Le philosophe serait-il alors le dieu caché de tout système, gonflé dans son individualité créatrice au point de se substituer à tout autre que lui par englobement – tel un peu Hegel? En tout cas pas non plus.

Il est difficile de savoir exactement ce qu'est le philosophe pour Häberlin – donc de savoir, puisque Häberlin s'affichait vraiment philosophe, quel était exactement Paul Häberlin lui-même.

Passons rapidement sur la dernière hypothèse signalée ci-dessus. On a en effet souvent reproché à Häberlin de se confondre sciemment avec la «philosophia perennis» dont il se voulait un représentant. C'est faire là vraiment injure à l'honnêteté et à la modestie réelle de cet homme. Il est vrai que Häberlin parlait de l'être, et de l'être absolu. Mais c'était avec respect. Jamais il n'a prétendu confondre les phrases qu'il prononçait sur l'être avec l'être même. Bien au contraire, il a toujours affirmé que sa philosophie n'était qu'une philosophie parmi d'autres.

Mais justement, voilà qui fait rebondir notre problème. Quel était-il donc, ce philosophe «parmi d'autres» – et quels, ces «autres» philosophes?

L'analogie avec la musique va encore une fois nous aider. Un philosophe, en effet, c'est un peu quelqu'un qui «joue» la symphonie de l'être. Or qu'est-ce que cela veut dire? Le philosophe n'est-il qu'un «exécutant», qui instrumenterait la symphonie? Ne ferait-il que réaliser au niveau sonore ce qui a été conçu idéalement?

Je ne le pense pas. Ni Spinoza, ni Leibniz, ni Kant, ni Häberlin lui-même ne sont de simples exécutants. Un exécutant reproduit, or un philosophe ne reproduit pas. Mais Häberlin lui-même ne se voulait pas non plus, on l'a vu, un «inventeur»: le philosophe n'est donc pas non plus le compositeur lui-même.

Qu'est-il? Je dirais que, ni simple exécutant, ni compositeur lui-même, le philosophe est *interprète.* Il y a une grande différence entre exécuter et interpréter. L'exécutant est face à l'œuvre, l'interprète est en elle. L'exécutant joue ce que l'autre a inventé, tandis que l'interprète *réinvente.*

L'interprète, en musique, réinvente, et, à y regarder de près, il réinvente

deux choses distinctes. Il réinvente d'abord l'œuvre: il ne peut du reste que la réinventer; il ne peut la créer, puisqu'elle a déjà été créée, par un autre que lui. Ainsi Häberlin réinvente-t-il Spinoza, ou Leibniz, sans songer une minute à «créer» ce qui a justement déjà été créé par eux.

Mais, et surtout, l'interprète réinvente la musique même. Il réinvente la musique de toujours, dont un certain Beethoven, ou un certain Mozart, ont mis en lumière des aspects particuliers. De même, en réinventant Spinoza, Haeberlin réinvente-t-il toute la philosophie – donc l'être même.

Le philosophe est ainsi un interprète qui réinvente. Il réinvente la philosophie, tout comme Rubinstein réinvente la musique en jouant Beethoven. Et le philosophe réinvente en même temps la philosophie des autres que lui, autant leur œuvre que leurs philosophèmes. Ainsi Rubinstein réinvente Beethoven en jouant la *Sonate au clair de lune,* et Brendel, interprétant la plus petite des phrases mozartiennes, réinvente la présence inaliénable du Mozart éternel.

Paul Häberlin est le philosophe qui a réinventé la philosophie.

On comprend alors comment libéralisme et dogmatisme font bon ménage ensemble chez Häberlin.

Le libéralisme de Paul Häberlin? Mais ce n'est justement pas un libéralisme qui choisirait des petits bouts de philosophie pour les coudre ensemble. C'est un libéralisme qui n'est pas de choix, mais d'accueil. Etre libéral, pour Häberlin, signifie accueillir: accueillir, au fond de son âme, la présence de l'être, cachée dans une œuvre de philosophie signée par un auteur défini. De même l'interprète accueille la musique, quand il la découvre chez ce compositeur, ou chez cet autre, dans cette œuvre-ci de ce compositeur, ou dans cette autre œuvre-là de ce même compositeur. Ainsi Häberlin accueille-t-il l'être. Mais l'être, en philosophie, c'est comme «la musique» pour un musicien: l'un autant que l'autre ne se donnent que dans des œuvres singulières, par la médiation d'individus singuliers. La phrase musicale, tout comme la phrase du philosophe (le «philosophème») ne sont alors que des *signes* – signes de la présence cachée de quelque chose qui est bien au-delà des phrases, bien au-delà même des personnes particulières.

Or ce libéralisme tel que je viens de l'esquisser comprend nécessairement en lui une part de dogmatisme. Car nul ne peut rien accueillir sans affirmer la présence en lui de ce qu'il a accueilli. Un interprète, toujours,

affirme: il ne saurait douter, il ne saurait problématiser. Certes, il a dû, avant de jouer, se poser mille et une questions. Mais quand il joue, il ne peut pas ne pas être affirmatif. Nul interprète n'hésite, ni ne se reprend au concert. Croit-il qu'il a mal joué, il doit encore faire comme si ... Rubinstein (toujours lui) disait qu'avec les fausses notes de ses concerts on ferait de fort jolis morceaux. Mais ces fausses notes, il a bien dû les affirmer (à tort) sans pouvoir les retirer.

Or l'affirmation propre à l'interprète est celle de sa subjectivité, je dirais plutôt, pour reprendre les termes de Häberlin: de son individualité. Un interprète simplement «subjectif» s'affirmerait au détriment de l'œuvre et alors Häberlin aurait substitué au vrai Spinoza l'image qu'il en aurait voulu imposer: voilà qui aurait été du bien mauvais dogmatisme, tout justement incompatible avec le libéralisme. Ce n'est donc pas sa subjectivité qu'affirme l'interprète, mais son individualité – laquelle ne va naturellement pas sans une certaine part, aussi réduite que possible, de subjectivité. Cette individualité se voit alors comme ramassée et projetée dans la chose même que l'interprète interprète. Ramasser son individualité: voilà qui est plus difficile à réaliser qu'il n'y paraît. Cela veut dire que l'interprète ne peut jamais rien jouer «du bout des doigts», car il y faut la tête qui conduit les doigts, et il y faut le cœur qui conduit la tête. Et c'est cette individualité ainsi ramassée qu'il faut projeter dans l'œuvre – une œuvre qu'il faut précisément refuser de réduire à ses apparitions sonores et superficielles, tout comme le philosophe doit refuser de réduire l'œuvre de philosophie à des phrases; une œuvre de surcroît qu'il faut ramasser, à son tour, dans l'unité individuelle de son auteur, car on ne joue pas une sonate de Beethoven sans interpréter Beethoven lui-même; une œuvre enfin qui ne se laisse pas dissocier de la musique éternelle, tout comme Spinoza ne se laisse pas dissocier de la *philosophia perennis* – de cet inlassable effort de l'homme pour rejoindre le vrai.

Le dogmatisme, c'est l'affirmation de soi ainsi entendue. Ramasser son individualité, c'est en effet tenter d'être exactement ce qu'on est. Un interprète authentique est toujours dogmatique, Paul Häberlin était dogmatique. Il était lui-même.

Et le propre de ce dogmatisme-là, c'est de se mettre tout entier au service de l'autre que soi. Il n'a rien à voir ici avec l'affirmation de soi *contre* les autres, *contre* l'être, *contre* Dieu. S'il affirme les pouvoirs subjectifs de l'homme, c'est pour les mettre au service d'une subjectivité autre. Car

lorsqu'on se met au service d'autrui, c'est toujours de plus qu'autrui qu'on se met au service. Quand Rubinstein joue la *Sonate au clair de lune* de tout son cœur, de tout son être, de toutes ses forces individuelles, c'est davantage que la cause de cette sonate qu'il sert: il sert la cause de Beethoven lui-même – mais non pas la «gloire personnelle» de Beethoven. Car chaque fois qu'il joue du Beethoven, c'est la musique qu'il sert – soli Deo gloria!

Le paradoxe de Paul Häberlin finit ainsi par s'éclairer tant soit peu. Quand ce philosophe se donnait l'air d'être le plus dogmatique, c'est justement alors qu'il était, en vérité, le plus humble devant Dieu: car il ne voulait qu'être lui-même, rien de plus. Et si Häberlin a caché son libéralisme, c'est parce qu'il craignait qu'on le confonde avec je ne sais quel couturier, qui ajoute des bouts de Spinoza à des bouts de Leibniz.

La clef de Paul Häberlin, c'est vraiment cette conjonction, très rare, du plus grand des libéralismes (mais un libéralisme d'accueil!) et du plus grand des dogmatismes – mais un dogmatisme qui est fait tout entier d'une humilité individuelle mise consciemment au service de la rencontre (*Begegnung*) avec autrui, avec l'Etre, avec Dieu.

Note

[1] Je parle ici de «xylophone», ce qui fait forcé, et peut-être cocasse. Mais ce n'est pas sans intention. Voilà en effet un instrument simple, fait de planches de bois d'inégale longueur sur lesquelles on frappe avec un maillet. L'origine lointaine de cet instrument est certainement cette expérience que connaissent les habitués des forêts: ces bruits, de hauteur variable, que fait la cognée quand elle frappe sur des troncs d'arbres abattus. C'est là une expérience de forestier, mais aussi de chasseur. Le professeur Häberlin quand, dans la salle de cours, il martelait ses petites phrases, devait bien se souvenir du chasseur qu'il était le dimanche, et il régnait, dans la salle où il parlait, je ne dis pas une odeur, mais quelque chose des bruits de la forêt ...
On oublie trop souvent, quand on pense à Häberlin, son *sensualisme;* il était aussi, et savait être, homme de la corporéité. Il faut l'avoir vu dans sa résidence tessinoise déguster le Merlot et convier son hôte à ce régal des sens ...